

Chaque année, premier dimanche d'octobre, la gare de Macoder est lourde de trois mille pèlerins. Ils vont prendre le chemin de Jabuti Queimado, ils vont saisir la corde, trente-trois kilomètres de chanvre arrimé de piquet en piquet jusqu'aux pieds de la sainte, ils y déposeront leur vœu rédigé sur des bouts de papier. Elle l'exaucera, la Sainte Patronne de Jabuti comble chaque prière à condition que les doigts du pèlerin soient restés sur la corde tout au long du chemin, sans jamais la lâcher.

Dans la gare routière, les pas sont ralentis par un cordon de vieilles gens assis depuis l'aube, zélés, des grabataires incapables de prendre la route. Ils ont processionné jadis, plusieurs fois pour certains, ils ne le peuvent plus. On les voit tendre leurs bras, toucher le flanc des aspirants, ils bénissent dans le vide, ruminent des paroles inaudibles en opinant, d'insondables promesses avec dans les mains des images de la sainte, ils la mâchouillent du bout des doigts en triturant des mots. Ils ne sont pas seuls, d'autres s'y trouvent, des infirmes de tout âge, des simples d'esprit remâchant sur l'épaule d'un parent. La famille dit le vœu à leur place, supplée l'idiot qui rebafouille les verbes sans les comprendre. Les vieux sont venus sur la ligne de départ pour donner leur procuration, élire le bon candidat, lui remettre leur vœu. Ils l'attendent depuis le matin, ils en ont laissé filer plusieurs sur qui ne pas miser et lorsque enfin ils se décident, un conciliabule s'engage avec leur mandataire. Ce temps des palabres ajoutent à l'engorgement, c'est long, des recommandations interminables, des caresses, des bénédictions, de longs regards, des prières palmaires, des instructions avant de confier le morceau de papier dérisoire, trois fois plié avec, dedans, leur supplique à la sainte. Ce n'est pas fini, ils s'accrochent encore au pèlerin de leur choix en marmonnant du menton, les yeux secs; il faut lâcher ce bras et, une fois fait, ils psalmodient en se balançant d'avant en arrière.

Ces vieux en vérité ne sont pas si séniles. Ils ont l'œil, leur calcul, ils se méfient des pèlerins les plus bagagés car beaucoup portent avec eux des vœux imagés, parfois volumineux. On voit de tout. Un pêcheur : il a sur la tête une maquette de bateau, en bois, naïve, peinte, travaillée tout au long de l'année, une simple barque ou tout un caboteur. Autre pêcheur, il charrie un moteur, un Mercury sculpté dans un bloc de polystyrène. Voici une famille, l'homme tient sous le bras la réplique d'une maison, toiturée, portes et fenêtres, une maison telle qu'il la voudrait dans l'année. Ce couple cheminera avec son embarras votif, le modèle d'un berceau grandeur nature garni d'un poupon en cellulose. Un paysan transporte plusieurs génisses en bandoulière, des silhouettes en contreplaqué, aux beaux pis. Une pèlerine, elle a dans le dos une paire de lunettes démesurées, en tôle, sans verres, avec les branches indépliables. On en voit trimballer des autobus en ferblanterie, des voitures en balsa, des quatre-quatre, des deux roues, une clé gigantesque couverte de papier aluminium, sans poids. Celui-ci s'est chargé d'une piscine contrefaite, rutilante de détails, avec l'eau bleue rapportée à la peinture, l'échelle et le plongeoir un peu tordu, tout en papier mâché; celle-là a découpé de grandes notes de musique qu'elle porte au cou. Ici c'est un arbre remarquable avec sur chaque branche des lots domestiques miniatures, un frigidaire, un canapé, un téléviseur ou, une prothèse. Une vieille femme tient son vœu d'une petitesse déconcertante : un ventilateur. Tendres breloques. C'est tous les ans en gare de Macoder, premier samedi d'octobre, des pèlerins trébuchent dès le hall, avant l'orchestre, leurs espérances de carton-pâte pliées au sol avant qu'ils n'aient pu se saisir de la corde, on les voit à quatre pattes rassembler leurs morceaux d'ambition sous les huées.

Ainsi les vieux sur la touche ne parient pas volontiers sur ces camelots de dévotion. Ils rechignent aux vœux encombrants, aux ex-votos

en papier mâché quoiqu'ils en apprécient l'éclat, la tradition, la splendeur du gage, le rêve promis. Leur préférence revient aux plus discrets, les pèlerins bien chaussés, de peu d'effets. Jusqu'aux derniers mètres s'échangent des promesses à crédit roulées dans des papiers crasseux, de la main à la main. Quelques pas encore avant de prendre la corde. Elle est là. Elle pendouille dans la gorge d'un pieu, arrimée par force de ferrailles, bâillant vers le piquet suivant avec, entre les deux, la morne déclivité qu'on voit aux câbles de haute tension. Ce premier pieu de pèlerinage est festonné de drapeaux, de verroteries, de confettis d'argent sur toute sa hauteur. Les autres sont nus. Trente-trois kilomètres plus loin est la sainte, une statuette polychrome, en bois, cinquante centimètres de haut, couronnée, un bras en moins, un œil délogé, un autre en verre, une bonté répondant au nom complet de Nossa Senhora Aparecida do Jabuti Queimado. La gare pousse, les candidats se recueillent au pas de ce premier piquet avant d'appliquer la paume sur le chanvre, petites secondes solennelles qui ont le don d'allumer des bordées de hurlements quand le pèlerin y prend trop d'aise, des hurlements couverts par le charivari de l'orchestre. Plus exaspérant, certains s'agenouillent au moment du départ. Le pénitent face à la route prend sa respiration, les yeux fermés; sa main saisit la corde, se crispe, il fait un premier pas, un second et d'autres mal assurés, comme qui marche près du vide, avec la peur de desserrer les doigts.

C'est tout ce qu'on retient. La légende rapporte qu'au Nord, non loin d'Arabal, un bougre pêchait ou plutôt, il ne pêchait pas. Il avait sa paresse, une forme ordinaire de patience utile. Il aimait les façons de ne pas bouger, tout le jour à sa case, les yeux plissés sur la mangrove. Entre les feuilles, il y a des valeurs d'ombre et de jour inversées, un syncrétisme du clair-obscur à rebours. On voit à l'envers, l'ombre acère des éclats de lumière quand les rayons sont des couteaux éteints puis, il pleut. Une pluie sans toucher terre, une pluie plafonnée tant qu'elle tombe, et soudain la canopée cède, la passoire s'effondre, alors il pleut en une fois, une citerne, une hydrométrie indécente. Ce n'est rien encore. L'eau une fois au sol ne trouvera pas à s'évaporer avant la rincée du lendemain. Les lianes boivent, s'engorgent, elles en tortillent, la feuillée s'en pouponne. Venues d'en haut, les gouttes ne distillent pas en retour, impossible de transpirer à l'envers sous cette cloche de verdure. L'équivalent d'une goutte sur dix remonte aux cimes, pas plus, les autres non. Nés ici, là-dessous, les indigènes ont les bronchioles imbibées dès leurs premières respirations, la vie durant. Les indigènes, ce bougre des lisières, fainéant braconnier.

Quelque cent pas éloignait son toit d'un ru large de deux bras où nagent les prises. Plutôt que d'attendre au ruisseau, plutôt que de quitter le seuil de sa cahute où il ne faisait rien, sinon passer le jour

à se soleiller, à regarder la forêt sans même y songer, il entrava le débit avec un système de tigelles plantées dans le lit, nouées entre elles, si bien que l'eau passait mais pas le corps des poissons. Trente centimètres en aval, même retenue, un treillis de branchage barrant le cours et, entre les deux, à ciel ouvert, une nasse, un brancard d'osier distendu, veule, couvert de palmes, concave sans toucher l'eau. Rester chez soi, aucun effort à produire : un poisson se présente, il prétend suivre sa route, se heurte au péage – des acaras, des plecos ou d'autres espèces d'ici. Les plus opiniâtres finissent par faire un bond fameux or, la palissade dépassant d'assez peu le niveau du ruisseau, la bestiole la franchit sans présager du reste. La suite, c'est gésir là où elle ne s'y attendait pas, sans eau, dans ce carré d'humus et de branchages suspendus, à deux doigts du courant, de la mouillure essentielle. Le piège vaut à l'aller comme à la descente. Maintenant, dans cette position, une fois pris, tout arrive. Certains individus redoublent de bonds, ricochent du palier létal, retournent à l'eau, quittes quoique qu'idiots – prêts à recommencer. D'autres non, cabriolent quelque temps dans les palmes, ils y resteront, stupéfaits de tout. On l'a dit, le rustaud n'a pas élevé bien haut son obstacle afin que d'abord les poissons le franchissent, mais pour revenir ? Ils se heurtent à l'astuce du pêcheur, ce tire-au-flancs de la jungle qui racole de loin, de chez lui, à l'orée de la forêt, à cent pas de sa petite concession giboyeuse. Un acte de pêche sans rien d'autre qu'un peu de nonchalance. Il a pris soin de prolonger les garde-corps d'une herse souple, inclinée vers la retenue, contradictoire à la façon des hameçons, libre à l'aller, adverse au retour. Beaucoup s'y font prendre, soit qu'ils n'aient plus le souffle, soit qu'ils désespèrent de l'envers et de l'endroit, du ciel et des palétuviers vers quoi ils têtent à vide. D'un soir à l'autre, voici deux, trois spécimens au traquenard, c'est peu, suffisant à tout prendre car en plus des fritures, le bougre

cueille aux arbres son nécessaire, attrape des poules naines, du complément, il troque ses denrées avec les autochtones de Jabuti. Quoi de mieux, pêcher de chez soi ? La mer n'existe pas ici mais le vilain avait ses marées, tous les soirs, aller relever le compteur quotidien de son piège, au ru, or il sautait les soirs plus que souvent, le moment comptable de la manne, par sur-paresse, à cause des effets désastreux de la canne fermentée sur son métabolisme, alors, après deux jours passés à s'hébéter dans sa case, abruti de pépie, le simplet des mangroves n'enregistrait dans la nasse que du fraîchin, quelques bestioles racornies, puantes, de sale livrée, renvoyées au ru comme on crache de biais, où elles flottaient le ventre à l'air. N'importe, la forêt ne bougera pas d'où elle est, le cours d'eau ira, les poissons dedans, les lendemains sont faits pour ça.

La légende n'a pas retenu le nom du bougre mais l'année, 1801, la date, jour de septembre, un soir, comme si la précision assermentait la fable. C'est arrivé en 1801, un vendredi. Quant au lieu, une heure de marche sépare Arabal des terres de Jabuti Queimado, *jabuti* désignant une variété de tortues locales, « brûlé » étant l'équivalent de *queimado*. Terra do Jabuti Queimado, la « Terre de la Tortue Calcinée » – quelle terre, il n'y en a pas de ferme sous les talons, seulement des arbres s'effondrant de toute leur croissance dans un compost gorgé de palud, une parcelle spongieuse, du borbier tropical, la maremme, et pourquoi des tortues carbonisées ? La toponymie en est muette. Ainsi le vendredi 25 septembre 1801, le rustre fut constater sa baignoire suspendue. Pas de poisson dans l'embuscade sinon une Madone. Le brave homme aurait préféré son repas mais bon, va pour une Madone puisqu'elle y était, ce dont il ne conçut pas beaucoup d'étonnement. Venue comment ? C'était là son affaire.

La figurine avait des allures de mère Jésus, en robe bleue toute de bois, faite pour être debout sur son socle tandis qu'elle gisait sur le

dos, de son long dans le piège à poissons, sa chevelure au bastingage, sculptée, coiffe de stuc, des mèches jusqu'aux reins sans toucher l'eau, l'auréole effleurant le débit et, de l'autre côté, pareil, des mollets blancs dépassant de la robe, les pieds dévoilés par-dessus le courant, sans fléchir avec, c'est désolant, le socle circulaire offert au vide, sur quoi elle aurait dû reposer. Une Madone rigide, les reins creusé sur le lit de brindilles, en contre épanouissement des rapports terrestre et céleste. Pour le reste, elle avait un bras replié sur son sein (le gauche, c'est celui qui manque aujourd'hui), l'autre aurait dû désigner la terre mais, dans cette position, à la perpendiculaire des palétuviers, par-dessus la filière – comme pour une prise de sang –, il ne pointait rien de très clair. Le sculpteur avait bien fait mais pour l'heure, couchée, raidie, rien n'allait de soi. Son fessier s'imprimait sur la nasse, jusqu'à mouiller dans l'eau, l'onde envoyait rouler la Madone de droite et de gauche dans son lit de branchages. Sa tête devait aller au ciel, faite pour ça, l'œil aux nues, quand la sainte taillée dans un rondin se pâmait à l'horizontal, les paupières aux branchages, une écaille sur la joue, au ras du flux, dans le sens du ruisseau, la tête et l'auréole à contre débit. Ce qu'elle faisait là, allongée dans un casier putride? Il ne vint pas à l'idée du bonhomme qu'elle eût sauté comme un poisson, pas plus qu'il ne songeât qu'on l'y eut déposée (un voisin le quel, un esprit?), simplement la présence de cette figurine dans le décor n'inférait de rien.

Qu'aurait fait tout bougre, un poisson ou une Madone? Il s'en tint au bon sens, au flegme équatorial et, avant le soir, la statue polychrome ornait un coin de la cabane. Elle n'ornait pas grand chose plutôt qu'elle s'y trouvait, à l'entrée, dans le bon sens, moins glorieuse que nouvelle à la case, à peine providentielle. La belle robe turquoise se détachait sur les gerçures de pisé et les ramures d'açaï couvrant le sol (un fruit pourpre, 92 % de noyau et une infime pellicule qui

donne un petit verjus, gâte les dents), la sainte en pied, compagne d'un ananas au plumet très casoar, avec cette fois le bras pointant effectivement la terre, le regard tel qu'il avait été voulu, au plafond, un liseré pâle aux lèvres, vermillon. La foi du braconnier ne pesait rien, animiste dilettante, idolâtre engourdi, quoiqu'à grands traits il sût prêter à la figure une vague reconnaissance des idoles chrétiennes sans que s'y mêlât un quelconque totémisme, sinon les beaux effets de la chandelle sur la robe de bois sculptée. Il la regardait, la nuit venue, de pied en cap. La part miraculeuse de la Madone révélée au ruisseau comptait moins que ses troublants mollets blancs inscrits entre le socle et sa robe, un blanc comme aucune des chairs autochtones, les jambes d'ici, bistres, boucanées, si bien que le bougre considérait la statue comme un faux, un raté, bien modelé mais d'une aberration de peinture. Et pourtant, cette pâleur incongrue, ce fétichisme des mollets stimulait son imaginaire comme un détail exaltant. Au premier soir le pêcheur des mangroves se syncopa le bas-ventre devant les tibias blancs puis somnola, la main molle. D'un œil il entrevoyait la dame en bleu, un mouflet sur le bras, un doigt vers la terre, son regard au plafond, la poitrine comprimée dans les plis de sa tunique, de quoi réveiller ses petites émeutes bien qu'à s'y essayer encore, il n'y eut plus de quoi. L'ananas avait basculé, son panache écrasé sur les branches d'açaï. Il céda à ses paupières avec, comme dernière vision, la flamme renvoyant l'effet violacé des gerbes d'açaï, l'éclat turquoise de la robe sculptée, une femme en sa case.

Elle n'y trôna guère. Après le grabuge des singes hurleurs, bandes d'alouates, après le groin des pécaris, le silence des boas, le décompte des aras, le rustre se réveilla dans le chorus ordinaire des matins forestiers. Le fétiche n'y était plus, disparu du tableau. Lui qui n'avait rien bu le soir d'avant authentifia le prodige : la dame évanouie, la cahute rendue à son premier dénuement, avec – et c'est là un prodige mineur

– la porte close, à croire que la Madone avait pris soin de la fermer en partant. Autre chose d’un miracle, l’ananas avait été relevé, droit sur son culot, les plumes en l’air. Le bougre n’en conçut pas de regret, à peine plus épaté de sa venue que de sa disparition. Et le vide en sa case n’incitait pas non plus à se convaincre d’un songe. En effet, sur les branches d’açaï servant de couverture au plancher, à l’endroit d’hier, la sainte avait laissé la marque de son socle, un cercle bien réel, là où le piédouche avait écrasé les ramures. Pour le reste, les mollets blancs, le sourire vermillon, la robe turquoise... la statue évanouie. Les jours ont leur raison.

On ne la revit pas jusqu’au soir, lorsque le bougre s’en fut relever ses prises. Pour tout poisson elle était là, hors nasse, sur la berge, avec le gamin, campée dans un garde-à-vous de béatitude, les pupilles au ciel, l’auréole ajustée sur son chef, sa main droite désignant le sol de l’index – un index rompu, pendillant, c’est-à-dire que la direction du doigt semblait montrer un point précis de la terre quand la dernière phalange, subitement, en indiquait un autre, à ses pieds. L’indigène n’en fut pas plus frappé, il fit ce qu’il fit et, samedi 26 septembre avant le soir, la dame de bois se vit réintégrée dans la cahute, près de la porte de palmes, pas moins béate ici qu’au ruisselet. On ne saurait dire avec exactitude où elle passa la nuit du samedi au dimanche puisqu’au matin la place était vide, à nouveau, l’idole envolée, revenue au ru. L’hagiographie des jours suivants n’est pas très claire, on ne sait combien de fois l’habitant s’employa, charriant la pièce du ruisselet à sa cabane, dépité par les tours de la sainte, éprouvant chaque matin l’espèce d’ubiquité de la bienheureuse figurine de bois. Les naufragés tracent des bâtonnets pour compter les jours, des petits traits parallèles, nets, espacés ; le nombre de cercles imprimés sur les branches d’açaï aurait pu préciser combien de fois la sainte Madone alla coucher dehors, mais ils se chevauchaient si bien, sans véritable

épicentre, que le bougre ou quiconque se serait perdu dans le décompte. Dix, douze auréoles peut-être, rien de très précis. On retient la date, 4 octobre 1801, un dimanche. La veille, le rabatteur de Jabuti y avait mis tout son esprit, de l’astuce : la ligoter. Il crut se garantir des manières de la vierge en l’attachant par la taille, deux tours, un lien noué sous le giron, l’autre brin ficelé sur un pieu fiché en pleine hutte, tout est parti de là. Nouveau matin, pas de sainte, la case démeublée, un cercle de plus inscrit sur les fagotins d’açaï. Le pieu était en place, droit de la veille, la corde liée mais une corde allongée, plus longue d’elle-même, lâche, avec des boucles au sol, sinuant en direction de la porte, le battant clos. Elle passait dessous, se prolongeait au jardin des mangroves, dévidée sur plus de trois cents pas, une corde au pied des arbres tropicaux se frayant un chemin jusqu’au ru où se tenait la sainte borgne – car elle l’était avec un globe vide, une entame au regard, œil gauche, un grand manque, tandis que l’autre en valait deux à lui seul, un verre exorbité, un calot fêlé qui lui sortait de la tête, cyclope désaxé, un point vert marquant la pupille, un cercle bleu pour l’iris, lui-même au centre d’un rond blanc dessinant la prunelle, c’est une de ses beautés, le regard d’une cible –, l’enfant sur le bras, la robe turquoise deux fois ligotée, cintrée par le cordon sculpté d’où pendaient des pompons travaillés à la gouge, ceinturée par les ficelages du bougre, l’icône en pied au get-apens du piège à poissons.

C’est ici que se perd le sort de l’indigène, au matin du mystère, le 4 octobre. On ne sait plus rien de lui. Des semaines trouent les annales, longues lacunes des chroniques de la sainte mal colmatées par des querelles de mémoires et des regains d’oralité, de Jabuti à Arabal. Il semble que la corde véritable se soit décomposée avec les mois et les années, exposée aux pluies, aux sauces équatoriales, rongée d’eau, livrée à la vermine, aux mandibules, la moindre fourmi d’ici taillant

long comme un pouce. Quelques pourritures de chanvre épars furent reconnues comme les filandres de la Vraie Corde, portées au trésor de Santa Conceção, en église d'Arabal, dès 1813, sous globe. On peut les voir, des reliquats, des tronçons, huit écheveaux de filasse comme des bouts de doigts coupés, en mauvais équilibre sur un couffin grenat, bombé, festonné aux angles, huit fétus d'étoupe rangés en ordre, authentiques ligotis, exacts échantillons, avérés bouts de ficelle conservés au fond des cryptes d'Arabal. Trois autres spécimens trônent dans un reliquaire de Santa Gloria, à Macoder, un dernier dans la paroisse de Rompeola, tenu pour faux.

Ça pour les rognures de la corde tandis qu'on doit à une congrégation de jésuites établie au cœur d'Arabal d'avoir assaini les berges du ru en mars 1832. Plus un arbre à la ronde. Ils creusèrent un bassin à l'endroit où le bougre tendait son piège, une pièce d'eau féérique enrichie d'une jolie cascade préliminaire, artificielle, le débit tournoyant entres des galets rapportés, tout ronds, lisses, peints en or, ce qui faisait miraculeux sous l'eau. Les missionnaires d'Arabal gratifièrent la vénérable d'un habitat, Nossa Senhora do Jabuti Queimado désormais dressée sur un tertre en mortier, sous un tabernacle vitré, serti de plomb, une cloche à l'étuvée forestière. Il est à peu près sûr qu'elle perdit son bras gauche aux premiers temps du siècle, quelques années après son séjour dans la maison du bougre, personne ne sait comment, et avec lui se perdit ce qu'elle tenait, l'Enfant. Le bras ni lui ne furent retrouvés. Bien loin de Jabuti, la bibliothèque d'Araíós conserve un dessin légendé à son nom, daté (1809). On la reconnaît, entière, bien complète, avec le nourrisson carré contre sa manche, mais certains érudits avancent qu'il pourrait s'agir d'une figuration libre, antidatée, quand d'autres affirment que la sainte était telle le jour de son apparition, l'enfant inexistant, le bras absent, l'épaule entamée jusqu'au sternum, tout un pan en moins.

Au tournant du siècle, contre l'afflux des dévots, il fallut repenser son gîte. La béate fut scellée sur un camembert de ciment, couleur lilas sous les mangroves, défendue d'une rambarde de fer forgé, mise au centre d'un kiosque octogonal, tout près du ruisseau. Huit vitres désormais entouraient la Madone, amovibles, pan par pan. On les ouvrait de mois en mois pour aérer sa châsse, éponger les buées, déloger du dedans le lit d'humus et les bestioles intruses, inertes ou vivaces, épousseter le ramassis d'insectes, les vertèbres de petits sauriens, les anneaux de reptiles et les mues avachies aux pieds de l'icône mais aussi, lorsque revenait le premier dimanche d'octobre, jour de procession, on ôtait les panneaux de verre pour que chacun la touchât. De longs rubans d'adulateurs se rendaient tous les ans aux frondaisons de Jabuti Queimado, venus à pied d'Arabal, de Tupaq et d'Iacé, de Japuri, certains de Macoder. Quelques dizaines de guérisons attestées grossirent les rangs, de vrais fidèles auxquels se mêlait un nombre croissant de curieux. Au double jubilé, dimanche 6 octobre 1901, neuf cents fidèles en forêt.

Rescellée en 1913, Notre Dame fut ravalée l'an d'après, des orteils à la coiffe : rehauts turquoises et touches d'or, embellissement des joues, du fard aux lèvres, le teint repris, beaucoup de jaune puissant à l'auréole, des restaurations aux jarrets, ravoir le nez. Elle fut pourvue d'un cartouche en laiton ferré à ses pieds, « Nossa Senhora Aparecida do Jabuti Queimado ». On lui fit les ongles main droite. À force, les réfections de la Madone divisèrent puristes et libéraux, ceux-ci partisans de nouveaux rafistolages, ceux-là en appelant aux instances paroissiales d'Arabal afin que cessent les requinquages à tout crin. Ils eurent gain de cause : à moins de conservation, la sainte serait telle qu'au moment du prodige, on ne lui rendrait ni le bras et encore moins l'enfant, pas plus qu'on ne doterait l'orbite vacant d'un nouvel œil de verre. L'échancrure de l'épaule au sternum est donc restée

ce qu'elle était, béante, un grand manque, une plaie, vilain stigmate quelquefois calfaté afin que les désastres de l'humidité n'entament pas davantage les fibres de bois. Elles s'effritaient. On a sondé l'essence, le bois serait précieux, du sucupira (*Diplotropis Purpurea*), peu poreux, compact, riche en nœuds, les analyses convergent. On a voulu dater les entailles du bois, faire parler les rares pigments d'origine car rien n'indique qu'elle fût contemporaine du bougre des mangroves, mais tout diverge, les chapelles s'opposent, les analyses balancent sur des écarts séculaires des plus élastiques. Sérieusement, venu d'Allemagne sous ces latitudes, un chercheur patenté avança que la Madone échappait à toute approche de datation radiométrique.

Le pèlerinage de 1922 est tristement consigné. Au plus fort des cérémonies, il y eut une empoignade à qui toucherait la sainte, jusque dans la pièce d'eau, du rifici dans le bassin, une centaine de pèlerins à se rendre des coups, à s'envoyer les galets d'or en pleine face. Un adulateur s'extirpa du lot – on ne le vit pas tant qu'à cogner –, parvint au kiosque, descella, carotta la Madone avant de fondre en direction du fleuve. Rapt aux palétuviers. On court difficilement dans du margouillis avec sous le bras une pièce de bois longue d'un demi mètre. Il fut repris, donné mort par l'état de son visage, sous les mangliers, mais l'irratrapable n'est pas là : nul ne saura jamais où, ce malheureux dimanche 1<sup>er</sup> octobre 1922, la vénérable fut déposée de son index, définitivement – l'ambigu, celui qui avait le don de montrer deux fois le sol, au droit du doigt et de la phalange pendouillante. C'est ainsi que l'index disparut, emporté dans le ruisseau ou tapi sous des feuilles de pupunha, il faudrait fouiller, des millions d'arbres, un total. Ce fut entrepris. On reconnaît depuis à l'idole de possibles index ratissés ici ou là et d'autres faux, pastiches, rejetés pour la plupart par le petit concile de Santa Conceção. Trois des doigts admissibles sont déposés au trésor d'Arabal, probables, assermentés

parce que taillés dans du sucupira et quoique aucun ne s'ajustât très bien à la main de la sainte. Ils sont exposés à côté des filandres de la Vraie Corde, à l'éprouvette des merveilles, sous globe et sans que cette multiplication digitale ne heurtât, trois petits bouts de doigts, chacun dans sa châsse, chacun son reliquaire, couchés sur un coussinet de velours pourpre, bordé de galon, avec des capitons contraignant la bourre. Une sainte Vierge, un œil en moins, des doigts en plus... On va les voir ces trois phalanges plausibles, rangées dans leur ampoule de verre, au bout de la crypte d'Arabal, les osselets trônant sur un édredon lilliputien, surmontés d'un arceau agrémenté d'acanthes en tissu, de lierre doré, de liserons entrelacés, le tout moussu, ici et là quelques feuilles de laurier en aluminium, chaque doigt surmonté d'un perchoir sur lequel un oiselet tient debout à coups de fil de fer entortillé. L'un d'entre eux roule sans cesse (reliquaire de droite), il va se ficher à la jointure du galon et de la cloche de verre.

La Madone reçut un nouvel index aux premiers jours de l'année 1927, neuf, de mastique, et mieux, de la tulle autour des épaules. On l'a dit, elle est énucléée et son seul œil perdait de son fard. Il fut repris par des doigts habiles, des fraîches teintes, jusqu'aux moindres détails de l'iris, du beau travail bien que le ravalement jurât un peu avec le dépoli du verre, l'entourage oculaire. L'œil gauche manquait toujours, excavé. Cette trouée du regard, c'est elle. Certains voient dans ce vide et ce plein la correspondance d'un mystère céleste. Ainsi, dans un numéro d'*ARTnews* (décembre 1960), James Rutherford fit paraître une contribution fouillé sur ce regard singulier. Il titrait : « *An eye to heaven, a single path to heaven* » (« Un œil aux nues, un seul chemin au ciel »). En une dizaine de pages parfois difficiles à suivre, l'historien New Yorkais rapproche la sainte des bois polychromes de l'Aleijadinho dont les yeux proéminents, dit-il, tiennent le spectateur à distance tandis que le flagrant écart ophtalmique de la bienheureuse



abolit l'artifice, lui confère un effet de surprésence, de réalité manifeste, d'immédiate bonté. Plus récemment et pour en finir avec son regard, la vénérée patronne quitta les terres de la Tortue Calcinée, une fois en sa vie, en convoi, pour séjourner dans un laboratoire de l'université de Macoder. On lui pratiqua un « fond de l'œil » – le gauche, l'absent. Il aurait été serti à l'emplacement d'un nœud de bois, d'infimes traces de colle furent authentifiées aux lasers, sur le pourtour de l'orbite, sans datation probante; le nœud aurait sauté, l'œil avec, l'expertise n'en dit pas plus et, après son échappée en ville, la sainte reprit son camembert de ciment, vitrée à huit pans.

Nouvelle année fatale, 1972, une crue. Le fleuve mordit sur la forêt, recouvrit le ruisseau de Jabuti et, avant qu'on eut le temps d'exfiltrer la Madone, un mulet fut fauché, sa carcasse vint finir contre le kiosque, brisant les pans de verre. La sainte en chuta, à demi noyée mais sans autre dégât. La procession de l'année fut annulée.

Il ne reste rien de la corde on l'a dit, quelques filaments conservés au reliquaire d'Arabal. Dans les premières années du <sup>XX</sup>e siècle, loin d'une Europe assourdie de carnages, un nouvel élan de dévotion voulut reproduire le miracle de la corde. Huit cents mètres séparent les jardins de la béate du hameau de Tupaq, deux mille entre elle et Arabal. Un lien d'étoupe fut tressé reliant les pieds de la Madone à l'autel d'Arabal, autant de cordes nouées les unes aux autres pour atteindre la sainte, longue filasse arrimée à des pieux distribués de vingt mètres en vingt mètres à l'heure où le pays dans d'autres conductions électrifiait ses faubourgs. Depuis, chaque année, premier dimanche d'octobre, des dévots convergent sur la place d'Alancar, devant l'église baroque d'Arabal à la façade moustachée de volutes latérales. L'Europe allait recommencer, là-bas, lorsqu'une congrégation doubla le peignon en 1938, tira la torsade jusqu'à Mataf. D'au-

tres villes en voulurent à leur tour, Rio Egua à l'ouest, quatorze kilomètres chanvrés, Sera Javiu au centre de l'État (17 kilomètres), Cardone et Macoder au ralliement de la bienheureuse.

Dès la fin du demi siècle, six cordes s'embranchaient au sacro-saint réseau dont le dernier tronçon mène à cette terre de la Tortue Calcinée, au kiosque de verre, aux ortels de Notre Dame et sous sa jupe bleue. Le plus long segment, le plus récent, part de la gare de Macoder. Il se raccorde au lien de Sera Javiu après quelques heures de marche, lui même se raboute au réseau de Rio Egua, de Cardone, finalement à celui d'Arabal, de Tupaq, si bien qu'en ces journées d'adulation une partie du pays est étoilé de cordes menant au ru. Le ruisseau coule toujours depuis le temps du bougre, sans plus ni moins de débit; on a changé les galets d'or, la pièce d'eau est interdite aux bains, elle est éclairée par un chemin d'ampoules subaquatiques variant de couleurs, toute une palette, des fondus-enchaînés, avec des cantiques sortis de la gadoue. Aux derniers mètres, le brin de fort calibre est fixé à une rampe par des clous cavaliers. Il se redresse, monte comme un énorme ver sur le socle de ciment, prend loge dans un trou ménagé au centre du piédouche, rescellé d'année en année, ce qui fait un nombril décentré à la Madone.

On ignore où se trouvait la paillote du bougre mais sa mémoire revêt une importance dans les imaginaires car la corde y menait, ombilicale, constitutive de la sainte. Près du ruisseau, non loin du bassin artificiel, une trentaine de cahutes reconstituées signalent l'habitation du braconnier. Toutes proposent des souvenirs, des miniatures, des fanions aux couleurs de la vénérable, des jus de fruit, des sodas, toutes sont placardées des mêmes publicités pour la bière nationale, *Iceberg*, des séracs en pleine forêt tropicale.

D'Arabal ou de Rio Egua, les kilomètres de cordes sont démontés après le pèlerinage, par sections, enroulés, remisés sous des hangars.

Dès août certains les rafraîchissent, tâtent les longueurs, radoubent, rafistolent les points faibles. Des patronages de dévots, tous bénévoles, testent la corde à froid, déroulent les segments puis, à plusieurs, tirent dessus, malmènent le chanvre, l'exposent à tous les tiraillements avant de l'arrimer au pointillé des poteaux. Ils ont beau faire, ces précautions d'usage ne sont rien au regard des forces dynamiques auxquelles les cordes sont soumises par des milliers de palpations (en moins de vingt ans, par tout le pays, le nombre de candidats a doublé, près de cinq mille processionnaires dans les années 1970, fréquentation stabilisée depuis). La corde en vérité recouvre deux usages ; elle est conductrice et elle vaut garde-fou, on s'y raccroche, on s'y pend, on s'y dispute, on s'y bat entre fidèles. Encore une fois : chaque pèlerin fait vœu de garder la paume sur le brin, de bout en bout, tout au long sans jamais le lâcher à moins que sa supplique vaille nulle. Céder ne serait-ce qu'une demi seconde, s'en dessaisir de quelques millimètres, c'est remettre d'un an une guérison, repousser d'autant la possession d'un lave-linge, tout est pesé on ne sait comment par Notre Dame la borgne, une comptabilité céleste. On en voit tous les ans perdre la corde malgré eux, dès le début du chemin, à mi parcours ou vers la fin et, selon l'endroit, ils quittent la procession en se couvrant le visage, jurent de recommencer l'année suivante, en larmes, leurs sanglots soulevant des lamentations dans les rangs, des pleurs compassionnels sur cent mètres de long. Certains vont en couple, l'homme lâche pour un faux pas, une anicroche, sa femme hésite, prête à abandonner de son plein gré sous les exhortations de ses voisins, ils l'en dissuadent, avec des hurlements, des débuts de transe, une ivresse charitable, des grimaces extatiques où se lit une certaine jouissance apitoyée. Il en est qui faillent après quelques kilomètres seulement, retournent au point de départ pour reprendre la corde, sauver le vœu d'un an, désolant spectacle de dévots remontant la file

au pas de course, chargés de leurs doléances, des génisses en écharpe – ils en perdent –, des maisons trimballées sous l'aisselle, un puits artésien accroché à la taille, un bateau sur la tête.

Il n'est pas rare qu'à force de tirage ou d'abrasions palmaires, subitement, la corde vienne à se rompre. Alors au point de fracture les pèlerins ne lâchent rien, leur main se crispe sur le mou, ils s'agrippent plus fortement au brin, au chanvre de désolation, des deux paumes, le rictus arc-bouté. Ils patienteront le temps qu'il faut avant que la liaison soit rétablie. N'importe la cassure, leur vœu sera sauf puisqu'ils n'ont pas failli ; perdre la corde de son fait est une chose, qu'elle cède d'elle-même en est une autre. Si le réseau est soumis tous les ans à des tests d'usure, c'est qu'il y va de la foi d'autrui, de la mystique nationale, mais pas seulement ; il y va du flux, du maintien de l'ordre : que la corde vienne à céder et voici des centaines de pèlerins cloués dans leur élan avant qu'un tiers ne renoue les brins. Ceux d'arrière ignorent les raisons de l'entrave, remâchent, jurent, ils poussent malgré tout, les rangs s'horripilent, des querelles éclatent, ça sent le cou tordu, des raclées s'initient, un pèlerin tombe qui devient à lui seul l'objet du désordre, certains même répondent à leur premier instinct, quittent la file d'un seul mouvement pour aller s'envoyer des mornifles. La corde se rompt et, vu de haut, le pieux défilé fait figure d'un boa sectionné, deux morceaux au crédo des convulsions.

Les gens vont en marchant, à la ligne, torse contre dos, avec des pas de tous les âges, des pas inefficients calqués sur les plus lents. Beaucoup chantent, l'hymne à la sainte ou d'autres choses. Les psalmodies se télescopent. Un pèlerin entonne un chant, ses voisins lui emboîtent la voix, ils sont dix, vingt au même couplet, leur mélodie se mélange aux fredons limitrophes, autre cadence, parfois le même chant commencé plus tôt ou plus tard, ce qui fait des canons involontaires dans le cortège. L'important c'est le tintouin. Et mieux en bonus sonore,

quelques processionnaires cheminent avec dans le dos un grand radio-cassette poussé à plein régime – pour des musiques, pour suivre un match de football –, plus faible à mesure, les piles s’usant, rendant un bourdon grésilleux à la fin du voyage. À peu près tous sont chaussés de tongs (très peu vont pieds nus, quelques ultras), parce que la tong est le soulier national, qu’on n’enfilerait pas autre chose même à cette occasion, parce que le tout synthétique fait la préférence, parce que les moiteurs locales réclament du grand air au détriment du confort pédestre. Une crêpe sans talon, épaisse d’un centimètre. Pas pire que les tongs aux passages embourbés. Les pèlerins patouillent, la bride cisaille le creux du gros orteil, la tong part de travers, elle glue au chemin, elle bascule, la voici sur le bord du pied, la semelle de biais, presque au ciel. Alors les pas façonnent des petits colimaçons de bouillasse remontés d’entre les doigts, les résidus s’accumulent, grossissant une gadouille jusqu’aux tibias, marcher comme ça, un aquaplaning de vase ; la bauge n’est-ce pas, c’est glissant.

Les mains ne valent pas mieux, elles noircissent dès la première heure de marche, sales comme une ombre. Des enfants, des jeunes gens, des femmes enceintes, des filles mères, des patriarches, des familles, des gâteux, des infirmes, des pêcheurs, des avocats, des souteneurs, des prostituées, des médecins, des étudiants, des journaliers, des truands, des commerçants, des ressortissants : autant de mains souillées d’une même caresse collective sur la corde. De tronçon en tronçon, on remarque des sautes de teinte sur la gangue ; ici des sections brunes – celles des années passées –, imbibées de sueurs, fibres tannées, torons lustrés sur lesquels ont déjà frotté les mains ; ici des segments neufs, rêches, de gras frais, encore vierges de jus crasseux. Ils vont noircir. Les gants sont mal vus, de peu de dogme. La corde se corrompt moins vite que les paumes se souillent sur la calamine de chanvre. Elle n’est pas continue, tressée d’un seul tenant, elle ne sau-

rait l’être. Elle est faite de brins raboutés par des nœuds, des agrafes, des serre-câbles en acier écrasant les embouts, du rafistolage. On reconnaît la ferveur des candidats au passage des raccords. Les moins ardents laissent aller leur main dessus, comme s’ils faisaient partie intégrante de la sainte chaîne, les plus zélés les regardent comme autant d’attaches artificielles, étrangères au cordon mystique. Ils les évitent, ils les « enjambent » du poignet, une main sur la corde en amont des jointures, l’autre en aval.

La corde est ce qu’elle est, consubstantielle à la sainte en dépit de ses rapiécages. Les piquets ne le sont pas. Plus on en ajoute, plus ils facilitent la progression, mais plus le circuit est faillible. Les piquets encaissent toutes les brusqueries, le tirage, on les voit pencher, en plus de quoi les pèlerins ont tendance à s’en servir d’appui, de point de relâche. Les poteaux flanchent. Malmenés, certains se déracinent, se couchent, et si l’un se déchausse les autres en seront fragilisés. Parfois trois pieux consécutifs gisent au sol. Alors on voit les pèlerins se baisser, aller à croupetons, se relever là où la corde reprend de sa raideur. De loin, c’est beau, on dirait qu’ils accomplissent une figure, en cadence, harmonisée, une houle, une sorte de ola. Il en faut tant, tous les pieux n’ont pas la même taille, aussi la corde n’a rien de très rectiligne, elle monte et descend, elle fait des petits chapeaux pointus, si hauts pour certains que le ruban des fidèles se hisse, tous ensemble, un bras en l’air. Aux passages défectueux, il arrive qu’un piquet dégondé ballotent entre deux autres, sans toucher terre. De ceux-là on se méfie, prompts aux crocs-en-jambe.

Tous en tongs, tous en short ; la plupart en short avec dans les poches d’énormes liasses, des grosses coupures chiffonnées, non que les rangs rassemblent des nantis mais parce que l’inflation bondit d’heure en heure, à la minute près, des billets à douze chiffres, des millions ne valant rien, du fafiot de papier, une banque entière pour

un pourboire, pas moins, des œdèmes de devise locale, le «Nuovo Peso». *Nuovo* car le pays fait table rase de sa monnaie plus que souvent, en change le nom lorsque un paquet de cigarettes frise le milliard; *Peso* par boutade dirait-on, tant l'argent ne pèse rien, au point que tout semble s'inverser : la pauvreté se remarque à la quantité de billets qu'on exhibe, ils n'y tiennent pas, ils dépassent des poches. Quoi d'autre dans les short? Des billets de loterie emportés avec soi – c'est une croyance, le numéro empoché sortira au prochain tirage –, des cigarettes (fumer d'une main), des préservatifs, des amulettes, une dent d'iguane, le crâne d'un colibri, la livrée d'un lézard mélangée à ses vœux pour la sainte, celle de Jabuti Queimado, des épines de porcs-épics en talisman et autre chose qu'on ne voit pas : des barilletts, des gachettes caressées, une main sur la corde et l'autre sur la crosse fétiche d'une arme de poing, des petits calibres dans le cortège car on suppose que les autres en portent. Des heures violentes, dévotes et idolâtres.

Il est recommandé de ne pas s'attendre, d'aller sans cesse pour ne pas rompre le flux. Les arrêts sont prévus. De kilomètre en kilomètre des aires permettent de se rejoindre, de se reposer, hors procession. Une moindre corde liée à la principale s'en détache, elle-même se divise en différents brins marginaux, parfois dix, davantage, parallèles les uns aux autres, formant des couloirs plus ou moins larges, longs d'une centaine de mètres selon les endroits. Ces voies de garage donnent aux pèlerins tout loisir de se regrouper, de boire, se rafraîchir, se restaurer sur des bancs. On les appelle les «cordes de halte» («*cordas de parada*», «*cordas de descanso*»). On les signale, elles sont badiageonnées à l'embranchement, en jaune pour de brèves stations – des «arrêts minute», quelques instants seulement afin de ne pas contrarier le mouvement –, en vert pour de plus longues escales, sans durée particulière. Le rouge annonce une bretelle dotée de sanitaires, de

points d'eau, de gargotes éphémères où il est interdit de vendre de l'alcool. On s'en procure toutefois, et même, bien des processionnaires ont sur eux de quoi, leurs propres réserves, fiasques d'alcool de canne, flacons de planteur. En quittant le cortège, à l'endroit de l'aiguillage, il suffit de garder une main sur le cordon principal, de placer l'autre sur le lien secondaire, sans fracture puis, au moment de repartir, même jeu, les longues mineures se rejoignent pour venir s'embrancher au câble cardinal sur lequel progresse la troupe.

Les aires d'escales sont grossièrement bâchées. C'est qu'au moins une fois il pleut chaque jour, vers les mêmes heures, une sorte de pénombre prévient le moment. On le sent, l'air est resté étal depuis trop longtemps, l'atmosphère se gonfle d'une touffeur supplémentaire, avec une triangulation de lumière halogène, des ombres malades, il semblerait qu'un même nuage va crever par tout le pays. On a vu venir le ciel, bileux, il s'est chargé d'une bande de strato-nimbus d'abord havane, de là jaunets, de plus en plus laiton, puis disons-le ananas, la cirrhose de l'après-midi. Les plantes donnent l'alerte quelques secondes avant qu'il ne pleuve, comme si les variétés de fruits incalculables dégorgeaient ensemble leur maturité de corruption au pot-pourri des tropiques, cent mille espèces exhalant des relents confondus. Il va pleuvoir, ça se respire, les naseaux trempent dans un trop plein douçâtre, les arômes exotiques se mettent à sentir la charogne, alors il pleut comme ici, quelque chose dont le ciel endosse l'ardeur et la brièveté.

Ce n'est pas la pluie comme ailleurs, celle dont on se défend par le haut. On la craint par le bas car le sol disparaît, et avec lui les pieds, jusqu'aux chevilles, en lit trouble. Les narines ont baigné tout le jour dans les 95 % d'humidité canonique au pays, les poumons sont habitués, pas les pieds. On se défie d'eux en marchant, les jambes doutent, des milliers de mains se resserrent sur la corde – sur la constance des

vœux –, suppléent aux pieds. L'assiette passe par la main, la main crispée par quoi tout peut faillir. Quand l'air rend ses odeurs, lorsqu'il va pleuvoir, la procession est soumise à des mouvements contradictoires. Certains pèlerins accélèrent, courent rejoindre une corde de halte tandis que d'autres s'immobilisent, dévots inquiets, s'agrippent des deux aisselles au filin comme un boxeur se repose dans les bras de son adversaire. Les premiers remontent la file en hâte avec leurs bondeuseries de carton ballotant à la taille, les seconds ont cette façon de catalepsie, ne lâcher pour rien au monde. Les uns les autres se doublent, de pleins torsos ensemble, homme sur homme, dos ruisselants, femmes entre elles, des gouttières entre les cuisses, des pèlerins à deux têtes se croisant sans perdre le lien. Pour mieux se cramponner, affermir son centre de gravité, quelques-uns s'accroupissent avant les premières gouttes, à même la route, sous la corde, un bras en l'air, prêts à défendre la position. On leur passe dessus dans des escamotages de main croisées, d'inopinés tripotages et de plus calculés à la poitrine des femmes, beaucoup pivotent sur leurs talons, s'allongent dans les éclaboussures avec encore une poigne au filin, leur main libre tâtant la crosse de l'arme en poche, chargée, décrantée, l'ailette du canon appuyant au creux de l'aine, la leur, il va pleuvoir.

L'image est excessive : à elle seule, on dirait la première goutte d'ici grosse de tout l'équivalent d'une pluie ordinaire en pays tempéré. La première goutte nationale est comme toute chose ici, objet de fierté, une gloire sans pareil. Un ananas ? C'est le plus juteux au monde. Un régime politique, c'est le plus écrasant qui soit ; les vers d'un poète, on n'a jamais fait mieux, sous aucun climat, aucun équivalent ; les reptiles du cru sont démesurés, un anaconda c'est immédiatement six mètres, un surucucu vous envoie de ses glandes 400 milligrammes de venin, illico dans les mollets, et s'ils sont minuscules les serpents foudroient, plus que nulle part, etc. Dieu, il a choisi la nationalité du

pays, alors imaginez une goutte de pluie... La première a le volume d'un dé à coudre, à elle seule, comme la moindre blatte locale est du format d'une main d'enfant. La seconde vaut un verre d'eau, plus grosses les suivantes. De rares pèlerins s'arment d'un parapluie à ouverture automatique, pour ne pas lâcher. Les mécanismes bon marché s'enraillent, il faut y mettre l'autre main, un coude crocheté sur la corde, déjà douché lorsqu'ils s'actionnent, et même ouvert le parapluie est superflu, la toile s'imbibe, les ruisselets se déversent des baleines à même les carrures, ils pleuvent au giron du voisin, une soupe. La piétinade reprend, les parapluies les uns derrière les autres sont de petites îles inversées, à la ligne, en cadence. D'autres pèlerins vont simplement coiffés de sac à ordures, un spectacle pauvrement Hokusai.

Ce n'est pas tout : la pluie sur la corde. Les fibres s'en gorgent, les mains l'épongent, serrées à son calibre, elles font revenir une sauce imprégnée jusqu'à l'âme du peignion, elles l'essorent, le brin n'est plus qu'une serpillère, une lavette kilométrique. Une vieille fervente touche au but, elle aborde les faubourgs d'Arabal, fin de parcours, moins d'une heure avant d'atteindre l'œil singulier de la vierge. Le ciel est gros, la rincée s'abat, une tong dérape, le chemin se dérobe, ses deux genoux impriment la glaise, sa main n'y est plus, elle vient de lâcher, elle larmoie, elle gêne, on lui enjoint de s'écarter, on la double, elle est là sur le bord, perdue dans la contemplation de ses paumes comme un miroir de poche approché de ses yeux. On chute à moins quand on est pris par une averse entre deux cordes de halte, lorsque qu'au mauvais instant les vœux en papier mâché se mettent à fondre, que des porcs en carton se gondolent, que les toits des maisons s'avachissent, qu'un téléviseur perd de ses couleurs, se chiffonne, qu'une machine à laver se détrempe sous les cataractes, toutes promesses qu'on voudrait sauver, le sol glissant, c'est pitié. Et c'est

encore pitié de voir le regard que portent les autres sur le malheur d'un faux pas, comme si c'était eux. Ils geignent de cœur, ils aideraient sans l'assujettissement de leur main, ils ramasseraient les débris d'ex-voto dans le ruisseau mais aussi, un déchu dans les pieds entrave leur propre quête. Le pire est en ville lorsqu'il pleut. C'est un pays où manquent les plaques d'égout, deux sur trois. On les subtilise pour les revendre au vil prix de leur poids, comme si elles étaient à tout le monde, là pour être prises. Ainsi lorsqu'il pleut, à heure fixe, rien n'est long mais abondant, l'eau recouvre le macadam, elle s'engouffre dans la bonde mais le débit la dissimule, voici un grand trou invisible sous le pas. C'est imparable, si subit que la main n'y peu rien, fin de pèlerinage.

D'où qu'ils viennent, de Macoder, d'Iacé ou de Sera Javiu, les candidats cheminent le long du fleuve. On ne le voit pas, on ne l'entend pas, à croire qu'il ne coule pas, plaqué noir. Le fleuve ne semble pas couler plutôt que des remous timbrent sa surface, des ocelles qui avancent toutes seules, une marqueterie liquide aux fermentations vénéneuses. Il faut un tronc flotté pour concevoir la véhémence étale de son débit. Ses abords sont fournis d'un imprenable fouillis de mangrove, et même, sans cette bande de jungle, on ne le verrait pas, trop large à la vue, à la raison, comme si la nappe liquide ne reposait sur aucun fond, qu'elle servait de sol même. Le pays n'est d'aucun relief, plus bas que ligne d'eau dirait-on, une terre si plate que nul habitant en toute une vie n'irait jamais songer à la notion d'un funiculaire.

Peu après Macoder est la forêt. Elle n'a rien de luxuriant, faute à l'enflure. Quelque chose ne va pas dans le nom, « la forêt », comme si elle était une, avec un commencement, un centre (« *au cœur de la forêt* »), une fin, des acres ; c'est le mot, il est trop petit, « forêt », comme le pays, elle le déborde. Il faudrait un terme capable à lui seul

d'égaliser les notions de montagnes ou d'océans, quelque chose qui porte en soi des valeurs de zones terrestres (« zone », c'est dans le nom, Amazonie). Il faut l'admettre, ce n'est pas une forêt car elle n'a pas d'arbres. Dedans on ne les voit pas, à l'excès, trop de taillis s'interposent à leur vue, ainsi pas de tronc. Pareil depuis l'avion, toujours pas d'arbres, de cimes singulières, aucun détail, tout s'annule au plafond, une masse. Il faut un singe pour suggérer l'idée d'arbre et lorsqu'on en aperçoit, il n'en occupe aucun, il est dans tous à la fois. Simple-ment, parfois, on entrevoit depuis le chemin l'arrière-train d'un tatou aventuré à la lisière, et cette apparition présage de toutes les espèces enfouies dans le perchis. À peine un lieu car il n'y aurait pas de plancher, le pied n'y peut entrer. Bien sûr un coupe-coupe peut rendre plus clair, débrouiller des lianes, tailler une sente aux dimensions d'un homme mais c'est bien autre chose, cette forêt-là n'a tout simplement pas de sol ; le dessous n'est pas un terrain : au mieux des pourritures organiques, sinon une vase et des bras d'eau. En vert, ce serait un peu comme de la lave, un solide mou. Les pèlerins fournissent pourtant des pas, dans une clairière rectiligne, sous l'œil de « la forêt », sur la route ; celle-là, on la eue à coups de bousillages, d'excavateurs et d'explosifs, il lui en reste une rougeur, zigouillée à la dynamite. Le fleuve demeure invisible, la route le souligne, elle épouse son tracé. De haut, c'est beau : une vaste frange pétrolée de noir (le fleuve), une bande saturée de photosynthèse (les frondaisons), une saignée roussie où marchent les processionnaires. Et le dégradé recommence sur l'autre bord du chemin : un ruban de chlorophylle, un nouveau raie de cambouis car le fleuve s'évase en de multiples lits dont aucun n'est le vrai corps, une bande de jungle... La queue leu-leu des prétendants de Jabuti progressent sur un sillon de poussière, ils sont poudrés par les gerbées que renvoient les camions, très peaux-rouges, des corps bistres, pulvérulents, tapissés de particules écarlates fixées par la trans-

piration, des potiches ambulantes, comme on avancerait dans un couloir de la planète Mars.

Les plus gros embarras sont en ville, elles ralentissent tout. En quittant Macoder par les quartiers périphériques, le ruban de pèlerins vient buter sur des intersections. À deux reprises une passerelle éphémère franchit des artères sans gêner le trafic. Quatre autres fois la corde traverse une route et c'est partout la pagaille. Jour de pèlerinage, la ville recrute des volontaires, étrangers à la procession, postés aux points de passage pour gendарmer le flux, un rude emploi, fondés de pouvoir des carrefours. Ni les dévots ni les voitures ne leur prêtent d'autorité. Armé de pancartes rouges et vertes, un commis taille dans la circulation, bras levés contre les poids-lourds, lesquels refusent, forcent, klaxonnent dans un panache de potin, tandis qu'un auxiliaire ouvre la voie à la colonne pédestre. Puis même jeu à l'instant de permuter, mêmes scènes quand revient le tour des camions, les fidèles entendent passer, il faut les faire reculer de plusieurs mètres, par paquets, afin que la corde rende du mou, qu'elle touche le sol. C'est pots d'échappement contre piété : les carrefours blessent la foi, voitures et semi-remorques écrasent la sainte corde à tous pneus, le lien de Jabuti, la grande lanière mystique.

D'Arabal, de Mataf ou de Rio Egua, les postulants vont d'une traite. Certains excursionnent à la pile électrique, de nuit. Ceux de Macoder font relâche (trente-trois kilomètres pour toucher la sainte éborgnée), pour beaucoup. Ils gîtent à Cardone, trois cents âmes à l'année, un patelin transformé en capitale de chambrées quand revient le pic dévotionnel d'octobre. On y trouve de tout, des concessionnaires de sommeil, des entrepôts municipaux réservés aux nuitées, des préfabriqués grossièrement toiturés, une halle convertie en dortoir, des hangars à ronflements. À l'abord des asiles, des cordes secondaires se séparent du lien principal, peinturlurées en blanc, des

panonceaux marquent les embranchements, annoncent les capacités, le nombre de couches disponibles, affichent complet. Les cordes mineures entrent en ces lieux. Dedans, il est d'usage de se nouer une courroie à la ceinture (on l'appelle *alça*, il s'en vend sur tout le parcours, dès la gare de Macoder, *alças* en nylon, en latex, brevetées, vertes, bleues, arc-en-ciel, cachetés à l'effigie de la béate), elle-même reliée aux brins communautaires. Ainsi les pèlerins mangent, bavardent les mains libres, ils boivent, raccordés, chacun son appendice pendouillant à la taille, une véritable via ferrata à l'auberge. Les *alças* se croisent aux sanitaires, elles forment des écheveaux, des nœuds, elles s'emmêlent aux tablées, s'emperlifocotent au pas des dortoirs. Dormir là dedans, dormir dans le vœu des autres.

Tous en hamac. Le hamac n'a que du bon. C'est à la fois le drap et la couche, c'est un lit de ficelles rattaché au réseau principal, de mur en mur, complets foyers d'adorateurs en file indienne, dans leur toile de coton, deux fois suspendus au cordon de la Madone, par la tête et les pieds, autant de bananes endormies. Mais qui dormirait? Les nuits sont chahutées par des départs, des arrivées à tout moment, le froissement des sacs plastique, les bagages refaits dans le noir, les vœux de polystyrène reçus sur la tête, des chuchotements, des mastications, le bourdon des gorges, des parlotes à voix tue, des cliquetis, ceux qui fument, des odeurs confondues, ces mots gueulés des quatre coins, « *Cala boca!* » (« La ferme! »), des vols, des quintes, le chant des férus gazouillant l'hymne à la Patronne, des chiens et puis là, dans la nuit, le service des petites gaupes indigènes entrées dans les dortoirs, venues d'autres villages (elles ont tous les noms, « piranhas de Jabuti », « vulgigaga »), des ébats à bas bruit, le fatras des pardons susurrés et des râles à côté. Tout peut arriver : trop de poids sur une ligne et une brochette de hamacs s'effondre, huit candidats recalés dans leur sommeil. Ils reviendront l'an prochain. Le matin s'invite à peu d'heure,



aussi subit qu'est tombé le jour. Des blasphèmes au crépuscule, les dragonnes emmêlées, des esclandres, le brouhaha des vœux brassés en sourdine matinale.

Dès l'aube les foulées recommencent, le peloton se meut à l'orée de la jungle, en cadence, les ouistitis n'en reviennent pas, on dirait qu'ils en parlent entre eux. Les pas ont une nouvelle sagacité, plus fébriles à l'approche, dopés, les tongs voudraient courir. Aux contingents venus de Macoder se mêlent ceux d'Arabal, frais du matin, en jambes, puis la route traverse Tupaq, labourée d'ornières. Il faut la quitter. Jabuti est à gauche, là où pique la corde, en forêt, sur un chemin raclé au bulldozer. Par une trouée parallèle reviennent les bienheureux, les exaucés de l'année ; ils ont recouvert les deux mains, le choix des gestes, ils s'épongent, au propre et dans l'âme. Dans la cavée d'à côté, le rythme peine, embouteillé. Elle n'est pas loin, la vénérable, ça s'entend. On est entré sur l'ancienne terre du bougre, celle de la Tortue Calcinée, beaucoup de gadoue, les gens marchent au compte-goutte sur un caillebotis de plastisol. Voici partout les paillotes reconstituées, des groupes électrogènes sous la canopée, voici le ruisselet. Dans le dernier tronçon toutes les bêtes de la mangrove ont fichu le camp, le plafond de la forêt retentit d'un vertige à l'envers, des sanglots pathogènes, un panaché de crises et de cantiques, l'oratorio des hystéries sous les grands arbres, il redouble à la vue du bassin, des loupottes, des galets rutilants. Le cordon des pèlerins est contenu par des bénévoles, des deux côtés, de grands baraqués tous les quatre mètres afin d'endiguer, d'aider aux extases, au bon sens, car ça arrive parfois, des fanatiques parvenus jusqu'ici lâchent tout pour réprimer des deux mains leurs tournolements de tête.

On aperçoit sa coiffe. La Madone. Sa robe de bois, ses mollets blancs, le camembert en meulière. La corde a changé de texture, on ne l'a pas senti, depuis dix mètres ce n'est plus du chanvre mais un

filin d'acier qui va se perdre sous sa jupe turquoise. Vous y voici. Elle vous regarde, l'orbite creuse, un sourcil sur deux, son clin d'œil exorbitant distribué à tous les requérants. Il est permis de toucher, un peu. On touche où l'on veut, pas tellement. Des préposés sont là, ils veillent aux recueils, préviennent la vénérée de tout accroc, des trop fortes passions, il regardent à ce que le bois ne fût pas écroûté ; ces plantons de la Madone ont pour vous une grande miséricorde, n'empêche, ils vous pressent, blasés des attermolements. Vient la seconde miraculeuse, lorsque les doigts effleurent la bienheureuse alors que s'ouvre l'autre main, de son propre consentement, phalanges gourdes. Aussitôt les commis de Jabuti vous désignent l'urne où déposer vos pétitions intimes. C'est une grande bonbonnière aveugle vidée d'heure en heure dans laquelle s'entassent les bouts de papiers, des bulletins de toutes les couleurs, fleuris, parfumés, autant d'écritures appliquées, à gros bâtons, autant de vœux que personne n'ira jamais lire,

*« Que ma jument guérisse »*

*« Que j'acquiers ma licence de taxi »*

*« Que notre fils Raimundo sorte de prison »*

Pour le reste, les vœux volumineux finiront en coulisse, dans des containers, derrière la Madone, là où s'écrasent les ambitions de carton-pâte. La benne aux vœux, c'est tous les ans.